

LA MAISON AU BORD DE LA MER ÉLISABETH VONARBURG



Extrait de la publication
ALIRE

À PROPOS D'ÉLISABETH VONARBURG...

« AMPLEUR DU SOUFFLE ET DE LA VISION, BOUFFÉE DE POÉSIE, DISCRET ROMANTISME, SOLIDITÉ DES INTRIGUES [...] VOILÀ POUR VONARBURG. »

Le Magazine littéraire

« L'ÉCRITURE DE VONARBURG EST
SENSUELLE ET MESURÉE,
MAGNIFIQUEMENT DESCRIPTIVE. »

Isaac Asimov's Science Fiction Magazine

« CE QUI FRAPPE LE LECTEUR CHEZ ÉLISABETH VONARBURG, C'EST LA LUXURIANCE DES UNIVERS QU'ELLE NOUS PROPOSE. »

Le Quotidien

« ÉLISABETH VONARBURG
EST UNE FORMIDABLE ÉCRIVAINNE. »

Julian May

« L'ŒUVRE DE VONARBURG A UN SÉRIEUX DONT EST
GRANDEMENT DÉPOURVUE LA SCIENCE-FICTION
AMÉRICAINE, MÊME PARFOIS LA MEILLEURE. »

Pamela Sargent

« L'ÉCRITURE DE VONARBURG EST D'UNE GRANDE
SOBRIÉTÉ, NERVEUSE, PRESQUE CARDIAQUE, PRÉ-
CISE, LIMPIDE ET, BIEN SÛR, SANS FIORITURES. »

Lettres québécoises

« VONARBURG A UN ŒIL ACÉRÉ POUR LES
SINGULARITÉS PSYCHOLOGIQUES ET ELLE SAIT
PLACER LES DÉTAILS RÉVÉLATEURS ;
ELLE EST CONSCIENTE DES PIÈGES MORaux OÙ
MÈNENT LES INTRIGUES DE SES ROMANS, ET
L'ABSENCE DU PRÊCHE Y EST ADMIRABLE. »

Interzone

LA MAISON AU BORD DE LA MER

DE LA MÊME AUTEURE

- L'Œil de la nuit*. Recueil. (épuisé)
Longueuil: Le Préambule, Chroniques du futur 1, 1980.
- Le Silence de la Cité*. Roman.
Paris: Denoël, Présence du futur 327, 1981. (épuisé)
Beauport: Alire, Romans 017, 1998.
- Janus*. Recueil. (épuisé)
Paris: Denoël, Présence du futur 388, 1984.
- Comment écrire des histoires : guide de l'explorateur*. Essai.
Belœil: La Lignée, 1986.
- Histoire de la princesse et du dragon*. Novella.
Montréal: Québec/Amérique, Bilbo 29, 1990.
- Ailleurs et au Japon*. Recueil. (épuisé)
Montréal: Québec/Amérique, Litt. d'Amérique, 1990.
- Chroniques du Pays des Mères*. Roman.
Montréal: Québec/Amérique, Litt. d'Amérique, 1992. (épuisé)
Paris: LGF, Livre de Poche 7187, 1996. (épuisé)
Beauport: Alire, Romans 026, 1999.
- Les Contes de la chatte rouge*. Roman. (épuisé)
Montréal: Québec/Amérique, Gulliver 45, 1993.
- Les Voyageurs malgré eux*. Roman.
Montréal: Québec/Amérique, Sextant 1, 1994. (épuisé)
Lévis: Alire, Romans 124, 2009.
- Les Contes de Tyranaël*. Recueil.
Montréal: Québec/Amérique, Clip 15, 1994.
- Chanson pour une sirène*. [avec YVES MEYNARD] Novella. (épuisé)
Hull: Vents d'Ouest, Azimuts, 1995.
- Tyranaël*
- 1- *Les Rêves de la Mer*. Roman.
Beauport: Alire, Romans 003, 1996.
 - 2- *Le Jeu de la Perfection*. Roman.
Beauport: Alire, Romans 004, 1996.
 - 3- *Mon frère l'ombre*. Roman.
Beauport: Alire, Romans 005, 1997.
 - 4- *L'Autre Rivage*. Roman.
Beauport: Alire, Romans 010, 1997.
 - 5- *La Mer allée avec le soleil*. Roman.
Beauport: Alire, Romans 012, 1997.
- La Maison au bord de la mer*. Recueil.
Beauport: Alire, Recueils 037, 2000.
- Le Jeu des coquilles de nautilus*. Recueil.
Lévis: Alire, Recueils 070, 2003.
- Reine de Mémoire*
- 1- *La Maison d'Oubli*. Roman.
Lévis: Alire, Romans 085, 2005.
 - 2- *Le Dragon de Feu*. Roman.
Lévis: Alire, Romans 090, 2005.
 - 3- *Le Dragon fou*. Roman.
Lévis: Alire, Romans 095, 2006.
 - 4- *La Princesse de Vengeance*. Roman.
Lévis: Alire, Romans 100, 2006.
 - 5- *La Maison d'Équité*. Roman.
Lévis: Alire, Romans 101, 2007.

**LA MAISON
AU BORD DE LA MER**

ÉLISABETH VONARBURG



Illustration de couverture : JACQUES LAMONTAGNE

Photographie : ÉLAINE BRODEUR

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLS S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum Benelux S.A.
Fond Jean-Pâques, 6, B-1348 Louvain-La-Neuve
Tél. : 00 32 10 42 03 20
Télécopieur : 00 32 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com
Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.
Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUTS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

1^{er} dépôt légal : 4^e trimestre 2000
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2000 ÉDITIONS ALIRE INC. & ÉLISABETH VONARBURG

10 9 8 7 6 5 4 3^e MILLE

TABLE DES MATIÈRES

Oneiros	1
Band Ohne Ende	65
Dans la fosse	109
Les Dents du dragon	137
Janus	191
La Maison au bord de la mer	233
... Suspend ton vol	257

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

Les nouvelles suivantes ont déjà été publiées sous une forme parfois différente: « Oneiros » (extrait), dans *imagine...* 21, Montréal, 1984; « Band Ohne Ende » et « Janus », dans *Janus*, Paris, Denoël, Présence du futur 388, 1984; « Dans la fosse », dans *Solaris 50*, Longueuil, 1983; « La Maison au bord de la mer », dans *Dix nouvelles de science-fiction*, Montréal, Les Quinze, 1985 et « ... Suspende ton vol », dans *Solaris 99*, Hull, 1992.

Ils ne vous disent pas grand-chose, au Centre, mais ils vous parlent des univers. Les univers que nous ouvre le Pont sont... comme un arbre né de multiples racines. Son tronc se divise en multiples branches ; chaque nœud de la causalité fait jaillir un autre possible, qui est un autre arbre, aux branches multiples, constellées elles aussi de nœuds et de branches. Ce n'est pas vraiment un arbre, cependant, il ne porte ni feuilles ni fruits, et il ne pousse pas droit devant lui : au bout de ses innombrables ramifications, ce sont peut-être ses racines qui poussent, et il se perpétue ainsi, notre arbre-à-univers, né de lui-même et refermé sur lui-même [...] Comment distinguer les univers ? Une loi semble régir leur efflorescence : les nœuds de la causalité se situent toujours au niveau macromoléculaire. Parfois la différence est évidente : sur ma Terre à moi, il n'y a pas d'Infra-Terrestres, ni d'humanité aquatique. Et parfois c'est impossible à dire : c'est la place d'un rocher, la vie ou la mort d'un papillon...

Élisabeth Vonarburg, « Le Nœud »

ONEIROS

Les Grandes Marées ont déjà considérablement rongé la falaise ; ce n'était d'ailleurs déjà à leur époque qu'un promontoire oblique de quelques centaines de mètres de long, une résurgence de la montagne dont l'échine érodée par l'âge, mais artificiellement consolidée, constitue l'assise de Baïblanca un peu plus au sud. Ils y venaient souvent dans leur enfance, Narval et elle. C'est là qu'il a fait construire sa villa. Bien sûr.

Un caprice géologique a inséré, entre le corps de la falaise et son extrême pointe, une couche de roche plus tendre qui a fini de s'émietter sous les assauts de la dernière Grande Marée. Pendant les tempêtes que le vent soulève presque toujours de l'est ou du nord, c'est la pointe qui subit de plein fouet l'attaque de la mer. Pendant les marées d'équinoxes, les escadrons liquides montent du sud-ouest, du détroit maintenant élargi qui relie la mer à l'océan, et le corps sans cesse plus incurvé de la falaise les dirige vers la pointe où ils finissent de s'écraser en panaches bouillonnants. Mais la brèche qui sépare la pointe du corps de la falaise a modifié la trajectoire des vagues, qui se divisent à présent autour du cap, semblent s'étouffer entre les deux parois de la brèche puis, comme si une

brusque colère sous-marine leur avait redonné de l'élan, rejaillissent vers la falaise avec un double bruit fracassant, suction et explosion, un geyser d'écume où le soleil, lorsqu'il arrive à percer la couche obstinée des nuages, allume des arcs-en-ciel.

Pourtant, lorsqu'on regarde au-delà de la pointe, rien ne laisse prévoir un tel déchaînement de violence ; la mer arque à l'infini son dos vert comme une immense et paresseuse serpente, et il faut même un moment au regard, hypnotisé par la multiplication du mouvement sur une si vaste étendue, pour réaliser que les muscles aveugles et ronds des vagues les poussent toutes dans la même direction, vers la rigidité fragile de la falaise. Lorsqu'il n'y a pas de vent, la force de la mer est trompeuse : toutes les vagues se ressemblent et pourtant, au moment où elles s'élancent contre la pointe, certaines se gonflent d'une énergie inattendue, comme si quelque chose, quelqu'un, dans les profondeurs, avait décidé de prendre les commandes, impatient de la lenteur pourtant victorieuse de la marée.

Il n'y a pas de marées dans la mer Saharienne. À peine une mer, plutôt un gigantesque lac d'eau presque douce, reconquis sur le désert millénaire. Narval a peut-être raison, se dit Mari : aller là-bas, c'était peut-être une fuite. Peut-être tous ses départs n'ont-ils été que des fuites. Et même leur rêve initial à tous deux, aller vivre dans l'Espace, dans Lagrange 5 : il n'y a pas de marée non plus, dans l'espace. Si, les marées solaires, mais c'est différent. Et les voilà ici, coincés sur la Terre. Peut-être raison, Narval : il n'y a plus vraiment d'actes possibles dans ce monde en train de disparaître, seulement des gestes, et alors autant le reconnaître et bâtir sa demeure sur une falaise qui s'écroulera bientôt, au lieu de tourner le dos aux eaux

qui montent. Et si les gestes de Narval l'agacent, c'est sans doute parce qu'elle comprend trop bien – parce qu'il fait ce qu'elle aurait dû faire ? Mais elle ne sait pas, elle ne sait plus : son échec, est-ce d'être allée au Nouveau-Sahara, ou d'en être revenue ?

Narval a l'air si sûr de lui.

Il a même réussi à entraîner quelques-uns de ses invités sur la partie de la terrasse qui surplombe la mer. Jan Caroly, le musicien, Sygne Evelyet, la danseuse – découverte récente de Narval, elle doit encore se sentir obligée de lui plaire, mais Mari voit bien le hérissément de tous ses muscles si joliment dessinés chaque fois qu'une vague vient s'écraser sur la pointe. Caroly connaît Narval depuis plus longtemps, il a eu l'occasion de s'habituer au spectacle de la mer déchâinée que Baïblanca tient si ostensiblement à distance, lorsqu'elle ne lui tourne pas le dos. Quant au jeune Astorias, un aspirant dramaturge, il veut si évidemment être la prochaine découverte de Narval qu'il ne refuserait peut-être pas, si on le lui demandait, de plonger depuis la terrasse.

Une saute de vent inattendue rabat une mini averse sur les audacieux et Sygne ne peut s'empêcher de protester : « Vraiment, Narval... » Puis, se masquant d'un sourire et se retournant vers la villa d'un geste gracieux qui l'éloigne fort à propos et sans en avoir l'air du parapet trop exposé : « Cela ne vous attriste pas de penser que dans quelques années cette superbe demeure s'effondrera avec la falaise ? »

La moitié de la villa est en sous-sol, creusée à même le roc : pas de structures démontables pour Narval Naström, mais une massive construction à l'ancienne, avec des méthodes artisanales qu'on n'a même pas utilisées pour édifier Baïblanca – et Baïblanca, elle, est pourtant conçue pour durer, comme

toutes les villes nouvellement rebâties après les Grandes Marées.

« Cela vous attriste-t-il lorsque les lumières s'éteignent et que le spectacle est terminé ? » demande Narval de son habituelle voix nonchalante et charmeuse, secrètement ironique. « J'aurais pensé que vous, une artiste, me comprendriez mieux que toute autre. »

La danseuse reste un moment déconcertée, incertaine d'avoir gaffé, et Mari ne peut s'empêcher de conclure l'argumentation familière : « L'art de l'éphémère n'est-il pas le seul qui convienne aujourd'hui ? »

Narval lui adresse son rapide sourire complice ; elle ajoute quand même : « Mais il y a les infothèques, Narval. Rien de ce qui est humain n'est réellement condamné à l'éphémère. »

De quoi se défend-elle ? Elle est d'accord avec lui. Presque. Il fait d'ailleurs comme si elle s'amusait à jouer l'avocate du diable : « Sauf l'être humain, n'est-ce pas ? »

— La mémoire collective... hasarde Astorias.

— La mémoire collective, mon cher, existe tant qu'une collectivité est là pour l'entretenir et la transmettre. Mais la collectivité elle-même est une entité fragile. Où est la mémoire collective du Japon ou de la Polynésie, par exemple, maintenant que la Ceinture de Feu a réclamé son dû ?

— Dans chaque Japonais, chaque Polynésien, réplique Sygne Evelyet.

— Ils sont en train de s'assimiler, comme toutes les populations déplacées dans le monde entier – ce qu'il en reste. La collectivité nippone, ou polynésienne, la superstructure, a disparu avec la terre où elle est née. Le reste se dissoudra peu à peu, c'est une question de temps. »

Mari se mord la lèvre. Pourquoi a-t-elle envie de le contredire ? De toute façon il ne s'en rendrait pas compte, elle n'est pas assez convaincue. Elle appelle le souvenir d'Ari à la rescousse : « La culture juive a survécu à trois Diasporas.

— Mais survivra-t-elle à celle-ci ? La moitié de leur Terre Promise a été engloutie. Une bonne partie du reste est une Zone irradiée 3, personne ne pourra y mettre les pieds avant au moins cent ans. Et puis, c'est difficile de continuer à se considérer comme le Peuple élu en sachant que l'humanité tout entière subit les mêmes épreuves que vous, ou pire. Non, la mémoire collective est un organisme aussi fragile à son échelle que le cerveau humain l'est à la sienne. Il y a un seuil de cohérence au-delà duquel disparaît toute possibilité de durée. »

Ils se sont tous les quatre détournés du parapet et n'ont pas vu arriver une vague plus forte que les autres – la marée atteint son maximum. Sygne Evelyet pousse un cri aigu lorsqu'une gifle d'eau froide vient plaquer sa robe contre son corps. Narval se met à rire, écartant de son visage les mèches trempées de ses cheveux noirs : « La mer, mes amis, il faut être comme la mer, bouger avec elle. Ma villa, je la ferai reconstruire plus loin, autant de fois qu'il le faudra. C'est une demeure en accord avec notre univers où rien n'est permanent et notre intéressante époque qui nous a rappelé cette vérité première. Vivre avec l'instant, voilà ce qu'il faut. Le fugitif instant collectif, oui, voilà ce qui est précieux.

— Tu prêches pour ta paroisse, Narval, remarque Caroly avec une tolérante bonne humeur, et nous sommes trempés. »

Narval passe un bras autour des épaules du musicien et de la danseuse, consentant à s'éloigner définitivement

du parapet: « C'est aussi votre paroisse, mes amis, sinon le public en délire ne serait pas si friand des événements que je crée avec votre inappréciable concours. Un plongeon dans l'eau douce effacera les traces de la mer amère. »

Prompte à saisir la suggestion, Sygne se débarrasse en un tournemain de sa robe trempée, sous laquelle elle est nue, comme l'a révélé la vague indiscreète. Bientôt imitée par Caroly, elle plonge dans l'eau étale et bleue de la piscine creusée dans la terrasse. Après un moment d'hésitation, Astorias, puis une partie des autres invités les imitent. Le reste se contente de regarder, visiblement ravi d'être choqué: la réception, fort calme depuis le début, va peut-être enfin commencer à ressembler à ce qu'on en attend, un événement typiquement narvalien dont on pourra ultérieurement se vanter d'avoir fait partie. Mari ne savait pas que la nudité était devenue un tabou à défier, à Baïblanca.

« Vous ne vous baignez pas, Stella ? »

Elle se retourne, agacée de sentir comme elle réagit encore naturellement à ce prénom pourtant abandonné depuis deux ans. Du coup, sa réponse n'en est pas une: « Vous non plus. »

Une femme mince, de taille moyenne, aux cheveux sombres striés de mèches blanches, aux yeux clairs, la cinquantaine pas spécialement déguisée, pas spécialement belle, juste... tranquille. Calme réel ou prudence, difficile à dire, mais elle a quelque chose d'apaisant. Comme en excuse à son éclat d'agressivité, Mari ajoute: « Je m'appelle Mari.

— Tout le monde vous appelle Stella. »

Si calme, si apaisante, cette femme, que sa remarque n'est même pas irritante. Mari précise seulement: « Mon frère m'appelle Stella. » En fait, il l'appelle "Stell", ce qui l'agace encore plus. Et tout à coup,

peut-être à cause du regard attentif que pose sur elle Moïra Müller, si différent des yeux habituellement aveugles de Baïblanca, elle entend autrement ce qu'elle vient de dire. C'est vrai, pourquoi Narval s'obstine-t-il à ne pas l'appeler par le prénom qu'elle s'est choisi ? Et tout de suite : bien sûr qu'il s'obstine –, et le retour de l'agacement, contre Narval de nouveau.

« Et vous, comment vous appelez-vous ? Excusez-moi, mais avec tous ces invités... »

— Je viens d'arriver, de toute façon. Moïra Müller.

— Moïra. Votre prénom de naissance ? »

La question serait impolie si cette femme était de Baïblanca, mais quelque chose dit à Mari qu'elle vient d'ailleurs.

« Mon prénom de naissance, d'adolescence, de maturité. C'est moi. Je n'ai jamais éprouvé le besoin d'en changer.

— Vous êtes d'une Zone de Récupération ? Ils disaient presque tous la même chose, à El Qfat. »

(Ari : « Ce n'est pas en changeant de nom que tu changeras. Le changement ne peut venir que de l'intérieur. » Elle : « Et justement, si c'est un besoin intérieur, si je veux me donner un nom qui corresponde davantage à ce que je crois être ? » Leurs dialogues de sourds. Mais elle ne voulait pas, elle ne pouvait pas lui parler de Narval, de la Stella de Narval.)

« Oui, je viens de Californie du Nord. J'y suis née.

— Une Pionnière ? »

La femme sourit : « Dans une Zone, tout le monde est un peu pionnier. Nous ne nous donnons pas ce nom, voilà tout. » Pas de condescendance, pas d'ironie, une simple constatation. « Vous avez passé deux ans au Nouveau-Sahara, alors. Mais vous avez une formation en biotronique spatiale, m'a-t-on dit. »

Même à cela, Mari n'a pas envie de réagir agressivement. Après tout, pourquoi ne pas le reconnaître ?

Elle a postulé à la colonisation de la station de Lagrange 5, comme Narval, et, comme lui, elle a échoué. Comme Narval, elle n'a pas voulu revenir chez papamaman, pas même à Baïblanca. Elle est partie rejoindre les Pionniers du Nouveau-Sahara, avec toute sa science inutile et ses deux bras pas très musclés. Elle a pris du muscle. Pas assez, apparemment, puisque la voilà de nouveau à Baïblanca.

« Ils avaient besoin de diététiciennes, sur les bateaux de pêche. C'est-à-dire que j'ai appris à faire la cuisine. »

Un appel, une gerbe d'éclaboussures : Narval, nu et pâle, verni de soleil, riant dans l'eau apprivoisée de sa piscine : « Tu viens, Stell ? »

Et, presque en même temps, Moïra Müller : « Vous allez y retourner ? »

Elle ne sait pas auquel des deux s'adresse son irritation revenue : « Pas tout de suite. Et vous, qu'est-ce que vous faites ici, en Sud-Europe ? »

— J'ai quelque chose à vendre.

— Et ?

— Narval va vous l'offrir. » La femme dévisage un instant Mari, comme si elle jugeait sa capacité à comprendre ce qu'elle va ajouter : « Se l'offrir. C'est votre anniversaire à tous les deux, aujourd'hui, n'est-ce pas ? »

Comme un avertissement. Mais Mari n'en a pas besoin, elle sait bien que toute cette réception est une machine de guerre pour Narval ! Ou du moins un jeu complexe, ils ne sont pas en guerre... C'est juste son désir de la retrouver, elle comprend très bien.

Elle le comprend tellement bien, il la comprend tellement bien ; c'est tout le problème : comment lui résister ?

Pourquoi lui résister ?

BAND OHNE ENDE

À Claude, et Françoise, et Danielle

L'immeuble a été cerné, le quartier évacué : on ne prend pas de risques avec un amok. Véhicules blindés, uniformes bleus et verts (la police *et* l'armée), des fusils mitrailleurs et des fusils à lunette (contre un métame ! Ridicule !), friture intermittente des communications radio – le grand jeu. Pour un seul métame. Mais pas n'importe quel métame : un amok. Et moi, idiot, en voyant le cordon de police, j'ai proposé mes services. Après tout, c'est notre travail aussi, contrôler les métames.

En me rendant ma carte, l'officier de police ébauche un petit salut très raide, le salut de qui n'est pas sûr de devoir saluer : « Il est au dernier étage, Séra Berger. »

Avec une carabine, et cinquante kilos de plastic.

L'immeuble est ancien, lézardé, réparé de bric et de broc, comme presque tout le quartier. Des flaques partout, les restes de la dernière marée qui a poussé comme d'habitude la Seine dans les rues. Paris, une ville interminablement mourante pour un amok qui veut mourir. Mais non, il a attendu, il a demandé qu'on lui envoie quelqu'un. Peut-être devrais-je attendre le spécialiste qu'ils ont envoyé chercher à Baïblanca ? Mais ça va bien prendre encore une heure. N'importe

quoi peut arriver en une heure. Non, je vais lui tenir compagnie, au moins : il ne doit pas rester seul.

« Son dossier », me dit l'officier en me tendant la fiche transmise depuis Lagrange 2. Surprise : la photo est celle d'une jeune femme et non d'un homme. *Joanie Bordes, née à Paris...* Bordes, je connais ce nom : une des premières métamorphes. *Spécialités... États de service...* Impressionnant. Et aucune alerte avant aujourd'hui. Elle a plus de quarante ans, pourtant, et statistiquement... En tout cas, si c'est la première fois, elle est sans doute récupérable ? Je rends la fiche à l'officier qui la plie pour la glisser dans sa combinaison pare-balles. Il fait ensuite en direction de l'immeuble un petit mouvement embarrassé qui signifie : c'est à vous, maintenant. Il semble persuadé que je sais ce que j'ai à faire, que je dois avoir l'habitude. Si seulement ! Je n'en sais guère plus que lui, en réalité, mais il ne le croirait sans doute pas. Pourquoi a-t-il fallu que je passe dans ce quartier ?

Je m'avance dans les flaques : « Bordes, je voudrais vous parler ! » Le claquement sec d'un coup de feu, un choc à la cuisse gauche, je vacille mais j'étais préparée. Elle ne tire pas pour tuer, en tout cas, sans doute est-ce un bon signe. Je me secoue, la balle retombe sur la chaussée avec un petit bruit métallique. « Je peux venir, Bordes ? Vous avez demandé quelqu'un ! » Encore un coup de feu, le choc dans l'autre jambe, puis le silence : on sait désormais là-haut que je suis une métame aussi.

J'entre dans l'immeuble, je commence à grimper les marches. Huit étages. Si elle ne s'est pas déjà fait sauter, elle ne va pas le faire maintenant ? Elle a demandé à parler à quelqu'un. Ou bien c'est l'autre sorte d'amok, la folie meurtrière, et elle veut seulement qu'un autre métame arrive pour se faire sauter avec ?

Mais elle n'aurait pas attendu, elle ne se serait pas laissé cerner, elle aurait commencé à massacrer tout le monde dans la rue. Cinquième étage. Si elle se fait sauter maintenant, je ne risque encore rien. Et même à son étage. Mais une fois près d'elle, même préparée... Ne pas y penser. À quoi bon. C'est notre travail aussi. Les risques du métier.

Je m'arrête sur le dernier palier ; une porte ouverte sur un appartement miteux, « Bordes ?

— Ici. »

La voix est masculine, et calme. Une fois au fond de l'appartement, là où il y a de la lumière, je m'immobilise sur le pas de la porte d'une petite chambre mansardée aux volets fermés, sortie tout droit du vingtième siècle finissant. Ou plutôt qui n'en est jamais sortie. Affiches de guitaristes aux murs, un terminal antique sur un petit bureau métallique. Une chaise peinte en rouge. Un lit étroit sous des étagères où s'entassent livres croulants et disques ternis. Partout une épaisse couche de poussière collante.

Un homme est assis sur le lit, la carabine posée près de lui, crosse à terre. Des cartouches d'explosifs attachées sur le torse, autour du cou et des cuisses. Mais ses mains pendent entre ses jambes, loin du détonateur. Maigre, blême, barbe de deux jours, des yeux très bleus, surprenants dans toute cette pâleur. Il fait un petit geste englobant la pièce : « C'était ma chambre. »

Condamnée depuis son départ, évidemment, au moins trente ans auparavant. Je désigne la chaise rouge : « Je peux m'asseoir ? Je m'appelle Paula Berger. »

Il me surprend : « La spécialiste sous-marine. Oui. Moi, c'est Jean. »

Je risque : « Depuis longtemps ? »

Un petit sourire las : « Bien assez. » Il m'observe avec une attention bizarre. « Jamais rencontré d'amok, hein ? »

Suis-je si transparente ? Il me semblait pourtant bien me contrôler. Et je suis trop loin de lui pour qu'il puisse me percevoir, de toute façon. Je cherche encore une réponse quand il tapote le lit près de lui : « Venez là. N'ayez pas peur. Je suis peut-être amok mais ça ne concerne que moi, je ne vous ferai rien. Venez. Si vous n'en avez jamais rencontré, c'est l'occasion. »

Je vais m'asseoir à l'autre bout du lit. Je ne me suis jamais autant contrôlée. Qu'est-ce que je peux lui dire ? Qu'est-ce que je peux faire ? Nous restons là un moment sans bouger dans notre aura mutuelle, la communication muette, inévitable, des métames : nous ne pouvons totalement masquer la dynamique électrochimique de nos émotions. Et même à cette distance, les siennes sont parfaitement claires : une immense lassitude, au-delà de toute colère. Et il est amok ? Ce n'est pas ça, être amok ! Il est bien plus calme que moi !

« Pas ce qu'on nous apprend, hein ? » À peine de l'ironie ; l'agressivité est lointaine, comme étouffée de résignation, et ce n'est pas contre moi qu'elle est dirigée. Comme ce n'est pas vraiment à moi qu'il dit, sans attendre ma réponse : « Tellement de choses qui ne sont pas ce qu'on nous apprend... » Puis le regard bleu se fixe de nouveau sur moi : « Déjà pensé qu'il y a des choses à apprendre par soi-même, petite fille ? »

J'ignore quelle réponse il attend, alors je dis : « J'ai vingt-huit ans, vous savez. »

— Ça ne fait rien. J'étais une petite fille aussi, il y a trois ans, dans Lagrange 4. Bien propre, bien sage, bien élevée. Quinze ans, vingt-huit, quarante-cinq, c'est pareil. Il y a des choses qu'il faut apprendre par soi-même.

DANS LA FOSSE

Puis-je vous aider ? Depuis que vous êtes entré, vous jetez autour de vous des regards un peu déconcertés. Vous semblez penser que le décor a changé. Mais je ne me rappelle pas vous avoir déjà vu chez nous. Je m'en souviendrais, d'abord parce que votre physique est assez... j'épargnerai votre modestie : assez frappant. Je n'oublierais pas un tel visage. Et ensuite, je suis ici depuis assez longtemps pour connaître tout le monde. D'ailleurs ce sont toujours les mêmes qui viennent. Qui reviennent.

Mais certainement, même les nouveaux comme vous. Ne trouvez-vous pas que tout le monde ici a un petit air de famille ? Ah, mais c'est que vous êtes un véritable nouveau. Non, ce n'est pas une contradiction. Il n'y a pas de contradiction possible ici, voyez-vous.

Merci, je prendrai la même chose que vous. C'est la spécialité de la maison, cet alcool qui change de couleur avec la chaleur de la main qui le berce. Vous avez le sang froid, à ce que je vois, mais moi, voyez... Je vais vous faire une confidence : c'est la boisson que choisissent tous les nouveaux. Le nom les attire. Ma clairvoyance de tout à l'heure à votre sujet était un peu surdéterminée, vous voyez.

Pourquoi les anciens ne boivent pas de *Caméléon*? D'abord parce qu'il n'y a pas d'anciens ici. Un autre paradoxe, si vous voulez : pas de nouveaux, mais jamais d'anciens. Ou alors le patron. C'est le grand maigre, là-bas, près de l'orchestre, celui qui ne bouge pas. Il s'assied à cette table et il reste là toute la soirée. Je ne sais pas s'il écoute la musique, mais il entend assurément quelque chose. Techniquement, il est sourd : il n'a pas d'oreilles. Mais enfin, à notre époque, cela n'a jamais empêché personne d'apprécier la musique, n'est-ce pas. Non, il n'a pas de prothèses. Il éprouve quelque méfiance à l'égard des miracles électroniques, et puis, il n'a pas envie qu'on aille lui trifouiller la cervelle pour lui poser des implants. La lumière est très tamisée, je sais, mais regardez-le bien. En effet, c'est un mutant léger : il vient d'une Zone 3. Mais si, "léger" : pour nous, ici, léger. Il est encore tôt, mais puisque vous avez de si bons yeux, regardez mieux – les gens, pas le décor. Vous comprenez ce que je veux dire, maintenant, n'est-ce pas ?

Je vois que vous avez l'esprit large, c'est bien. Vous souriez dans votre verre ? Vous avez du moins l'apparence de la largeur d'esprit : un bon contrôle facial est parfois tout aussi recommandable, vous savez. Mais je ne crois pas que vous ayez été choqué par l'aspect de nos habitués. Je n'ai pas senti que vous étiez choqué. Je sens certaines choses, comme cela, de temps en temps. Rien de paranormal, rassurez-vous : simplement, à force de vivre ici, on finit par développer une sorte de sixième sens.

C'est comme pour elle, j'ai tout de suite su. Elle était là, devant le dôme des serpents, et... Mais je dérive.

Je vis ici, au troisième étage. Je suis guitariste et chanteur. Délicieusement anachronique, n'est-ce pas ?

Mais il existe encore un public pour la voix et la dextérité simplement humaines. Vous avez manqué mon spectacle, il faudra revenir demain. Un deuxième *Caméléon*? Pourquoi pas? C'est vrai, je ne vous ai pas dit pourquoi les habitués n'en prennent pas... Exact: parce qu'ils en ont beaucoup pris, pour commencer. Devinez donc le reste. Vous êtes là pour jouer un peu, non? Vous savez bien que la Taverne est faite pour cela.

Certainement, je me rappelle que vous n'êtes jamais venu. Mais on vous a parlé de nous, c'est clair. Vous sembliez trouver que le décor avait changé, vous vous souvenez? C'est qu'il n'y a rien de vraiment permanent ici, ni les êtres ni les aîtres. Quoi, ce jeu de mots vous fait grimacer? J'en fais de meilleurs quand je suis en forme, j'en conviens, mais il me faut toujours un peu de temps pour m'échauffer. Votre *Caméléon*, en tout cas, reste immuable dans votre main. Le patron serait déçu s'il voyait cela – avec son absence d'yeux. Ces perceptions-là passent également par sa peau, c'est pour cela qu'il est toujours torse nu. Mais il a une langue, rassurez-vous, et bien pendue. Il ne s'en sert pas souvent, voilà tout.

Oui, le décor change souvent. Pas vraiment par décision délibérée, plutôt une sorte de... tropisme collectif. Les gars de l'orchestre, le patron, les clients, chacun apporte des modifications. Un peu au hasard. Chaises et tables changent de place, disparaissent, d'autres font leur apparition. Quelqu'un se lance dans des peintures murales, un autre trouve de nouvelles tentures ou d'autres lampes. Les gars vont quelquefois aux Puces, pendant la journée. Ou alors un client nous parle des nouvelles magies technologiques qu'ils inventent, Là-Haut ou ailleurs, il nous en apporte des échantillons, on intègre comme on peut, ça déplace

d'autres choses, qui à leur tour... Une sorte de mouvement organique, brownien, si vous voyez ce que je veux dire. Oui, vous voyez ? Je savais que j'avais affaire à un homme cultivé. Mais si, c'est dans votre aura. Toujours mon sixième sens. De la physiognomonie ? Non, pas à la Taverne. Si on voulait déduire de leur visage la personnalité des gens, ici, on aurait quelques problèmes. Essayez donc avec la fille en rouge, à l'autre bout du bar. Mais oui, c'est un homme, un travesti, vous avez décidément une excellente vue. Il fait partie du spectacle de fin de soirée. Un charmant garçon. Et une fille superbe, vous verrez. Il se laisse un peu aller, en ce moment il n'est pas en représentation, mais pendant qu'il chante, on s'y croirait. Alors, vous comprenez, la physiognomonie...

Un mot difficile à prononcer, oui – ma langue s'embarrasserait-elle déjà ? Pas après seulement deux *Caméléons* ! Je vais en essayer un troisième. Vous trouvez que j'en bois beaucoup, pour un habitué ? N'y voyez pas non plus de contradiction. Je vous l'ai dit, impossible de se contredire, ici. Parce qu'il n'y a pas de règles, tout simplement. C'est la Taverne de la Toison d'Or. Votre ami n'y est pas resté assez longtemps pour bien assimiler, sans doute. Il avait peut-être l'esprit moins large que vous ?

Je ne suis pas certain que ç'ait été *un* ami. Je fais seulement le pari... Ah, vous voyez bien. Aucune règle à ce propos non plus, seulement la statistique.

Le nouveau décor est-il à votre goût ? Je le trouve un peu sombre, quant à moi. J'aime bien le principe de la fosse, par contre. C'est encore ce qui change le moins d'une transformation du décor à l'autre, ici. Oui, tout le monde est dans la fosse, fort pertinente remarque : avec le présent système de gradins, c'est juste une question de degré.

Un jeu de mots un peu meilleur, quoique involontaire, pardonnez-le-moi. Encore un *Caméléon* et je serai à point... Pourquoi les habitués n'en boivent pas ? La question vous tracasse, décidément. Il n'y a aucune honte à être un nouveau ici, vous savez. Pas d'anciens, pas de nouveaux. D'ailleurs, quelqu'un a dit que le nouveau n'était que de l'ancien oublié. Ou quelqu'une, c'était à propos de mode féminine, je crois. C'est cela, reprenons en chœur un *Caméléon* et oublions cette fallacieuse problématique. L'ancien, le nouveau, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire à Baïblanca, je vous le demande.

Je sais que vous n'êtes pas de Baïblanca, c'était une façon de parler ; je ne me permettrais pas de vous demander quoi que ce soit de personnel, pas à ce stade de la soirée, en tout cas. Vous ne me demandez pas, vous, comment je sais que vous n'êtes pas d'ici ? Bien ! Vous commencez à comprendre les règles du jeu.

Vous souriez encore : vous croyez m'avoir surpris dans une autre contradiction. Pas de règles, disais-je tout à l'heure. Mais des règles qui se transforment par consentement mutuel, dans un jeu, ce ne sont pas des règles, n'est-ce pas ? Pas des lois. Ou alors les seules convenables pour des êtres humains : changeantes.

Vous regardez autour de vous avec une expression bien étrange. Sceptique ? "Êtres humains", l'expression vous paraît inappropriée ? Ou vous demandez-vous si par hasard les gens qui viennent à la Taverne ne seraient pas les seuls que je considérerais comme des êtres humains ? Vous n'êtes pas si loin du compte, quoique ce soit une position un peu extrême. Tout le monde peut venir à la Toison d'Or, voyez-vous. Mais tout le monde n'y vient pas. Ou n'y revient pas. Votre ami, par exemple. Il est resté Là-Haut, il n'a pas

voulu vous accompagner. Il reviendra peut-être, remarquez. Sans vous. Je ne suis pas sectaire, il y a toujours un espace pour la rédemption, comme disait le prêcheur, un de nos habitués. Non, il n'est pas parti. Ou alors définitivement : un Zone 6, même les magiciens de Là-Haut ne pouvaient pas grand-chose pour lui.

Là-Haut ? Oh, pas seulement la haute ville : tout le reste de Baïblanca. Une question d'altitude morale, oui, vous avez saisi. Tout le monde y est si vertueux, si respectueux des lois, si immuablement pur. Vous trouvez, vous aussi ? Mais voyez-vous, la plupart de ceux qui nous rendent visite – les spectateurs, pas les acteurs – sont pourtant de Là-Haut. Rien d'étonnant à cela, en effet. Mais je ne crois pas qu'il s'agisse de l'opposition habituelle. C'est ce qu'ils pensent, eux : la fascination des bas-fonds, un petit passage par la turpitude pour se conforter dans sa propre vertu. Des romantiques, quand on y pense, délicieusement naïfs. C'est-à-dire des êtres de mauvaise foi. Quand ils retournent Là-Haut, dans leurs belles maisons, sur la Promenade du Bord de Mer, par exemple, ils s'imaginent que c'est terminé, jusqu'à la prochaine visite. Mais nous sommes tous dans la fosse, n'est-ce pas. Le mouvement brownien qui transforme sans cesse la Taverne en elle-même ne s'arrête pas à nos murs. Si j'avais assez bu pour devenir philosophe, je dirais que nous sommes la vraie Baïblanca – le cœur secret invisible, le creuset où toute matière humaine vient se tremper ou être détruite pour renaître, et repartir, et revenir. Quelquefois, revenir. Elle n'est pas encore revenue, elle... Mais je ne crois pas avoir assez bu pour vous en parler. Chaque chose en son temps. D'ailleurs le *Caméléon* ne saoule pas vraiment, surtout un vieil habitué comme moi. Être ivre, c'est une question de choix. Je n'ai pas l'air vieux ? C'est aussi une question de choix.

LES DENTS DU DRAGON

Le fauteuil, aux courbes dépouillées quoique confortables, est placé de biais à deux mètres du lit, sous un spot de plafond à la lumière tamisée – mais dans la pénombre, l'effet est le même que celui d'un projecteur. Emmanuel Fromm s'y assied en silence, comme on l'en a instruit, tandis que l'assistant qui l'a accompagné va porter la petite boîte sur la table de nuit. Après les dimensions palatiales de la résidence-bunker des Petersen au cœur de Baïblanca, la taille réduite de la chambre est plutôt surprenante. Comme son dénuement, après l'abondance des œuvres d'art de toutes provenances qui tapissaient les couloirs. Des murs lisses dont on peut seulement dire qu'ils sont de couleur claire, pas de fenêtres, pas d'écrans, des armoires ou commodes dissimulées dans les murs sans relief apparent. Même le lit est un simple lit articulé comme on en trouve dans les hôpitaux – haut de gamme, il va sans dire –, entouré, mais avec discrétion, de l'indispensable matériel médical, respirateur, potence à solutés, consoles de surveillance où les divers organes de Saul Petersen affirment en régulières courbes vertes que, malgré son âge remarquable de soixante-trois ans, il n'est pas encore mort.

Fromm s'adosse dans le fauteuil en croisant les jambes, bras sur les accoudoirs. Les instructions étaient très claires : aller directement au fauteuil et s'y asseoir, ne s'approcher du lit sous aucun prétexte, attendre qu'on lui adresse la parole.

Le silence magnifie le souffle du vieil homme, lent mais régulier, unique son audible dans la pièce – la chambre se trouve au second sous-sol de la résidence, au cœur d'un labyrinthe dont on ne saurait retracer seul les méandres si l'on n'en est pas un familier. Dans la lueur diffuse d'un autre éclairage indirect, Saul Petersen semble somnoler, les yeux clos. Étonnamment, il n'a guère changé : la ligne butée de la mâchoire, le nez en bec d'aigle, la découpe dure des lèvres, les sourcils épais, blancs maintenant, au-dessus des orbites creuses, la falaise du front... Pas de cheveux – mais depuis une vingtaine d'années il avait pris l'habitude de se faire raser le crâne, sans doute pour se distinguer davantage de son père et de son grand-père, même si la ressemblance est encore frappante. Il est plus maigre qu'autrefois, mais toujours grand et massif sous le drap léger.

Fromm croise les mains sur son ventre, sans impatience. Comme il l'espérait, le vieillard a accepté de le rencontrer : « Je viens de la part de Marian Bauer » est une introduction irrésistible. Si Petersen désire garder l'initiative de la conversation, ce n'est pas un problème. Fromm a tout son temps. Ou du moins davantage de temps que le vieillard.

« Marian Bauer est partie avec Lagrange 4 », dit soudain celui-ci ; la voix est ferme et porte aisément jusqu'au fauteuil. Fromm est surpris : il aurait pensé que Petersen le ferait attendre davantage. « Je ne sache pas que la station soit revenue dans les parages, continue le vieil homme. Ni que quiconque soit en

contact avec elle – surtout après vingt-huit ans. Mais je suis encore curieux. Pourquoi Marian Bauer ?

— Si vous jetez un coup d’œil à l’objet que je vous ai apporté, peut-être en aurez-vous une idée », réplique Fromm sans se troubler.

Sur un geste de Petersen, la tête de son lit se relève lentement et en silence. Le vieillard prend la petite boîte sans hésiter – il sait qu’elle a été examinée à l’entrée de la résidence. Une expression un peu perplexe passe brièvement sur ses traits tandis qu’il la considère un moment sans l’ouvrir : un tout petit cube de carton blanc, des plus ordinaires.

Son expression change lorsqu’il en soulève le couvercle et voit la bague.



« Nous nous retrouverons donc demain après la réunion du Conseil des Gouverneurs, conclut Saul. Séra Bauer, accepteriez-vous de rester encore un moment ? »

Après une petite hésitation magnifiée par le délai de transmission, elle hoche la tête et croise les bras en s’adossant dans son fauteuil, de l’autre côté de la table ronde. Les avatars des deux responsables normaux de la station, François La Pierre et Joanna Seigoval, quittent la salle de conférence virtuelle, la formule de politesse habituelle du programme de téléprésence. Mais celui d’Akira Togumi s’attarde à hauteur de Marian, lui pose une main sur l’épaule. Ils devaient se trouver en interaction plus profonde dans la simulation : elle ne se tourne pas vers lui, mais, comme si elle lui avait parlé, l’avatar hoche la tête et se dirige à son tour vers la porte.

Saul reste assis, vaguement irrité du petit pincement de jalousie qu’il vient d’éprouver. Après toutes

ces années ! Et ce n'est pas comme s'il ignorait la relation qui unit Marian et Togumi, après toutes les autres. Mais il faut croire que certains réflexes de la psyché humaine sont trop profonds pour être totalement éradiqués, même dans un contexte où ils n'ont plus grand sens.

Il se rend compte que Van Nuys est toujours assis à côté de lui. « Ce sera tout, Robert », dit-il d'une voix brève, sans le regarder non plus. À la périphérie de sa vision, son assistant se lève. Marian n'a pas bougé.

Toujours assis, Saul s'appuie des deux bras sur la table en se penchant vers elle. « Je suis navré qu'on en soit arrivé là. » Sa voix se brise sur les derniers mots – et il ne feint pas, elle ne peut savoir à quel point il est sincère.

Elle le dévisage en silence. Elle n'a pratiquement pas parlé pendant la fin de la discussion. « De toute évidence, dit-elle enfin, c'est une situation que votre grand-père et votre père avaient prévue depuis le début. » Est-elle accablée, furieuse ? Son intonation est neutre, son visage impassible ; il sait qu'elle a depuis longtemps appris à se contrôler de façon impeccable – ce qui ne signifie pas grand-chose, à vrai dire, quand on peut programmer son avatar virtuel pour en effacer toute manifestation révélatrice.

« Pas exactement cette situation-là », rectifie-t-il – comme il le doit. Mais ce n'est pas la conversation qu'il désire avoir avec elle, ou du moins pas ici. « Je sais qu'en la circonstance cela peut paraître extrêmement frivole, mais... accepteriez-vous de dîner avec moi ? »

Au cours des années, elle a accepté les invitations de son grand-père, et même celles de son père – pour bien des raisons dont il a parfaitement conscience, et

qui ont évolué avec le temps : curiosité, prudence, nécessité... Voudra-t-elle nouer avec lui le même genre de relation personnelle qu'avec ses prédécesseurs ?

Elle le dévisage, les yeux un peu agrandis – incrédule ? Choquée ? Peut-être simplement intéressée. « Un homme de tradition », remarque-t-elle enfin. Elle prend sa décision en se redressant : « Mais la tradition a parfois du bon. Et je ne vois pas ce que nous pourrions faire de plus en ce moment. »

Il dissimule son admiration. Même maintenant, elle est capable de prendre en compte d'éventuelles exigences politiques à long terme.

« Nous pouvons changer de restaurant », propose-t-il avec une feinte timidité. Sans attendre son commentaire, il pianote sur la console enchâssée dans la table : « Je vous envoie la matrice. »

Elle a un petit sourire en voyant la destination s'afficher sur le panneau enchâssé dans la table : « *Calle del Oro*. Excellente idée.

— Mais pas en téléprésence », dit-il aussitôt.

Elle s'immobilise, visiblement surprise – elle allait commencer à entrer ses propres données – le dévisage un moment puis remarque : « Voilà qui n'est pas dans la tradition.

— Je ne suis pas mon père. »

Ni mon grand-père.

Il la voit mesurer toutes les implications possibles : « C'est ce que j'ai cru comprendre lors de la réunion, murmure-t-elle enfin. Vous avez pourtant la réputation d'un homme peu porté sur les interactions sociales. »

Il avait prévu ce qu'elle allait dire : « J'ai suivi les directives et les habitudes... familiales. Je n'en ai plus autant besoin à présent. »

Elle hoche lentement la tête : « En interaction réelle, alors. Vous avez déjà utilisé un bioscope ? »

JANUS

À Christine Renard,
cette nouvelle qui aurait voulu s'appeler "Delta".

Quand je me suis arrêté devant elle, les deux visages de la statue qui dormait ont ouvert les yeux et se sont tournés vers moi. La femme, d'abord, brillant dans la lumière du soleil, un lent sourire sur sa bouche close. Puis l'homme, à contre-jour, deux puits d'ombre à la place du regard. C'est lui qui a parlé, et je suis resté immobile, respirant à peine. Alors la femme a secoué la tête d'un air de doux reproche. J'ai vu tressaillir les lèvres de l'homme, il allait parler encore, pour dire quoi, cette fois ? J'ai préféré reculer hors champ. La statue s'est apaisée alors, les deux visages se sont détournés, l'un vers le côté du parc où l'après-midi avançait, l'autre vers les bassins étincelants, les fontaines, les allées blanches. Une luminescence glissait sur la peau dorée comme une vague à chaque souffle.

Le corps unique était assis en tailleur sur une colonne brisée, en une posture de souveraine aisance. Pas une écaille, pas une griffe, pas même une ombre de pelage : cinq doigts à chaque main, à chaque pied, pas de queue, pas de crête, pas d'ailes, les proportions mêmes n'avaient rien de surhumain ; un simple corps, mais androgyne, seins ronds, sexe mâle au repos. Et ces deux têtes. Chacun des cous, plus mince qu'un

cou normal, s'emboîtait dans l'autre ou s'y modelait, formant une seule colonne lisse où n'apparaissaient pas les muscles et les tendons permettant une rotation presque complète et séparée de chaque cou. Sur le socle, une plaque : JANUS. Celui des anciens avait eu deux têtes d'homme, me semblait-il, l'une regardant vers le passé, l'autre vers le futur. Cette variante était-elle donc l'adieu d'Éric Permahlion à sa période d'inspiration mythologique ? Mais il l'avait fait placer à la fin du périple suivi par les visiteurs : c'était une conclusion, la dernière et non la première des statues exposées.

J'ai vu deux gardiens s'approcher du même pas, venant de deux côtés opposés du parc. Ils devaient trouver que je restais bien longtemps au même endroit : les attentats avaient déjà détruit trois statues.

Je me suis détourné pour m'éloigner et je l'ai vu qui me regardait. Un instant j'ai cru qu'une autre statue s'était approchée de moi : il n'était pas nu mais il semblait l'être ; il portait l'un de ces nouveaux tissus caméléons semi-vivants. Et son visage, même s'il souriait en pleine lumière, je le reconnaissais, je venais de le voir : la moitié sombre du *Janus*.

Il a sans doute vu mon regard retourner rapidement à la statue, son sourire s'est élargi. Sans rien dire, il est entré dans le champ : le visage de l'homme-Janus s'est tourné vers son modèle, une main s'est tendue, qu'il a effleurée : « Bientôt », a affirmé le Janus en souriant. Et le visage de la femme-Janus s'est ouvert en un acquiescement silencieux. Il a reculé, la statue est retournée à son attente muette.

« Et vous, que vous a-t-il dit ? »

Pris au dépourvu, j'ai répondu la simple vérité : « Il m'a dit "regarde-toi" ».

— Énigmatique, n'est-ce pas ? Mais on peut contrôler ce qu'ils disent, vous savez.

LA MAISON AU BORD DE LA MER

*Images of sorrow, pictures of delight
Things that go to make up a life
("Home by the Sea", Genesis)*

« C'est une dame, maman ? »

La petite me regarde avec cette insolente innocence des enfants qui disent tout haut ce que les adultes pensent tout bas. Blondinette pâle et maigrichonne, cinq ou sept ans, elle ressemble déjà tellement à sa mère que je la plains. Rire embarrassé de la mère, qui la prend sur ses genoux : « Mais bien sûr, Rita, c'est une dame. » Elle me sourit excusez-la, je lui souris mais-non-ce-n'est-rien, va-t-elle en profiter pour se lancer dans une de ces conversations insignifiantes, le rituel grâce auquel les voisins de rencontre s'assurent de leur innocuité réciproque ? Pour couper court, je me tourne vers la fenêtre du compartiment et je regarde le paysage avec conviction. Pour remonter vers le nord, le train suit le réseau des vieilles digues jusqu'à l'énorme brèche qu'y a ouverte, il y a une quarantaine d'années, la dernière folie des Eschatoï. Les traces des explosions ont presque été effacées, on pourrait presque croire que l'interruption de la digue a été voulue, qu'on a délibérément laissé les eaux envahir les terres basses. Après la traversée du détroit en ferry, c'est de nouveau le train, un vieil électrique classique, cette fois, suspendu entre les deux plaines d'eau, à

l'ouest ondulée par les vagues, à l'est brisée par les arbres morts, les vieilles lignes à haute tension, les clochers et les toits écroulés. Il y a de la brume, un souffle blanchâtre qui s'élève des eaux comme une seconde marée venue engloutir ce qui reste du paysage humain.

C'est une dame ? Évidemment, petite fille, on n'en voit pas souvent des dames dans mon genre, chez toi. Cheveux très courts, bottes, pantalon de treillis, lourde veste de cuir éraillé, et la posture – rectifiée à regret lorsque vous êtes entrées, mais une vraie dame ne s'avachit pas ainsi, n'est-ce pas, même toute seule. La *dame* aime bien se sentir à l'aise, figure-toi, et là où elle se trouve d'habitude, elle n'a guère à se soucier de ce qu'on peut penser d'elle. La dame, petite fille, est une récupératrice.

Mais elle ne pouvait pas te dire cela : elle n'avait pas envie de voir tes grands yeux bêtes se remplir de terreur. Une croquemitaine en chair et en os, pourtant, on n'a pas l'occasion d'en voir tous les jours. J'aurais pu faire ton éducation. Oui, je sais, *si tu n'es pas gentille, le Récupérateur viendra te prendre, et il dira que tu n'es pas une vraie personne et il te mettra dans son grand sac*. À vrai dire, nous ne mettons pas tout de suite les spécimens humains dans nos grands sacs, tu sais, seulement les plantes et les petits animaux. Les gros animaux et les autres, on leur injecte des traceurs après les avoir endormis pour leur faire subir les tests préliminaires, quitte à revenir les capturer si des chercheurs de l'Institut leur ont découvert des particularités intéressantes. J'aurais pu t'expliquer tout cela, petite fille, et à ta mère qui m'aurait sans doute regardée avec une crainte superstitieuse. Mais qui se soucie de ce que font réellement les récupérateurs ? Ils vont dans les Zones contaminées pour en ramener des horreurs

qui en d'autres temps auraient pu être des plantes, des animaux, des humains : ils doivent être contaminés aussi, les récupérateurs, au moins dans leur tête. Non, personne en dehors de l'Agence de Récupération ne se soucie de ce que font vraiment les récupérateurs. Et personne, surtout pas l'Institut, ne demande qui ils sont réellement, ce qui me convient très bien.

« Pourquoi on a cassé la digue, maman ? » demande la gamine : elle a senti qu'il fallait changer de sujet.

« C'étaient des fous », répond succinctement la mère, un assez bon résumé. Des fanatiques, mais c'est la même chose. Ils pensaient que les eaux allaient continuer à monter, tu comprends, petite fille, et ils voulaient les aider, pour garantir la Fin de la Maudite Race Humaine. Mais les eaux se sont arrêtées. Les Eschatoï aussi, d'ailleurs, un de leurs grands suicides collectifs. Et cette fois il n'en est plus resté assez ailleurs pour recommencer. Plus assez d'énergie, les nouvelles générations, pour être fanatiques. Les natalistes aussi se sont calmés. Même l'Institut ne croit plus à ses propres slogans. *La Reconstruction de la Merveilleuse Race Humaine*. Mais elle se reproduit mal, justement, la race humaine, et de moins en moins. Elle s'est sans doute épuisée dans la reconstruction tout court après les Grandes Marées et leurs catastrophes. Maintenant, c'est le déclin, même si personne n'ose le dire tout haut à la barbe de l'Institut et de ses représentants. Certes, la terre tremble moins, les nuages dévoilent plus souvent le soleil et les eaux ne monteront plus, mais il n'y a pas de quoi pavoiser, ce n'est pas une victoire humaine. Juste un mécanisme naturel aveugle qui a trouvé tout seul et par hasard son point d'équilibre avant d'avoir totalement détruit le reste de l'humanité. Et moi, petite fille, moi qui ne suis pas humaine, je ramasse dans les Zones contaminées ce

que l'Institut appelle "des spécimens", mais qui est aussi, à sa façon, ce qui reste de l'humanité.

Moi qui ne suis pas humaine. Allons, en suis-je encore là? Mais c'est l'habitude, une rechute, un lapsus. Voilà aussi ce que j'aurais pu te répondre tout à l'heure, petite fille: la dame est un artefact, et elle va voir sa mère.

Mais ce mot-là, justement, demanderait tellement d'autres explications, *sa mère*. J'ai un nombril, en tout cas. Très joli, selon le médecin qui me faisait subir les examens de routine avant mon départ pour l'Australie et l'Institut. Les artefacts courants ont des nombrils dont le scanner révèle vite l'inauthenticité, mais vous alors, c'est extraordinaire, quelle maîtrise technique chez votre... Et là il a buté: "mère, *créatrice, fabricante*"? Il est sorti de son extase scientifique, il s'est rappelé qu'il y avait tout de même quelqu'un qui l'écoutait et qui n'avait pas été au courant. Les quelques autres examens n'avaient jamais rien révélé... Mais ce Centre Médical-là dépendait de l'Institut et on a mis au point de nouveaux tests plus performants depuis que vous avez été, hum, (il se raclait la gorge, il était très ennuyé, le pauvre)... faite.

Oui, elle m'a faite ainsi, de sorte que je puisse passer pour humaine. Malgré tout ce que j'ai pu penser alors, elle n'avait sûrement pas prévu que je l'apprendrais de cette façon. Je n'aurais sans doute pas dû le savoir avant la fin et ses signes qui ne trompent pas. Pourquoi? Vais-je vraiment lui demander cela? Mais je ne vais pas vraiment la voir. Je passe par là, c'est tout. Je vais récupérer dans la Zone de Hamburg.

Pardi, je sais bien que je m'arrêterai à Mahlerzee. La même lâcheté qui m'a fait couper tous les ponts, décider de ne jamais rien lui demander... Non, pas seulement de la lâcheté. Une nécessité, si je voulais

survivre. Ni peur ni désespoir, quand je me suis enfuie après les révélations du médic. Je ne voulais pas voir les autres qui m’attendaient dehors – et surtout pas Rick. Non, si je me rappelle bien, elle était furieuse, la dame d’il y a quinze ans. Une fureur énorme, insensée – salvatrice. C’est pour cette raison, sûrement, qu’au sortir du Centre Médical, ses pas l’ont conduite tout droit au Parc aux Colibris. Là où elle avait vu pour la première fois le marcheur.

Le Parc aux Colibris. Pourquoi pas “le Parc aux Statues”, on se le demande. Évidemment, il y a le dôme transparent au milieu de la pelouse centrale, avec sa jungle miniature et ses colibris qui volettent partout en vibrant, mais ce qu’on voit surtout, ce sont les statues. Partout, le long des allées, sur les pelouses ; il y en a même, crois-le ou non, fillette, dans les arbres. La jeune dame y était venue la première fois avec Rick, son amoureux, et Iévguéni, le jeune-citadin-déluré-qui-affranchit-des-provinciaux. Elle avait seize ans, la dame ; elle se trouvait depuis à peine un mois à Baïblanca. Une des plus jeunes boursières de l’Université Kérens, un futur fleuron de l’Institut, l’oiselle enfuie du nid dont elle avait, si l’on peut dire, claqué la porte. Et autour d’elle et de son amoureux, les merveilles de Baïblanca, la capitale de l’Eurafrique, autant dire l’Eldorado, mais tu ne sais sans doute pas ce qu’est l’Eldorado.

Le marcheur, Iévguéni l’avait désigné parmi les quelques promeneurs : un homme qui avançait d’un pas lent, très lent. Il était grand, il aurait pu être beau si quelque chose dans son allure avait correspondu à sa taille. Mais il marchait sans énergie, presque trop lentement pour dire même qu’il flânait. Et, lorsqu’il est passé devant eux, ce visage absent, ces yeux peut-être lointains, peut-être tristes, peut-être, tout simplement,

... SUSPENDS TON VOL

Le jour, je vais vite, nulle part, mais vite, ne bouge pas, impossible, trop concentrée, ailes déployées, tête levée, yeux dans le soleil, quand il y a. Maintenant, par exemple, pas de nuages, rien que la lumière, en pluie, cataracte, maelström, ouragan. Et moi, dedans, par tous les pores, de la peau, vous diriez, oui, sous les poils. Peau nue : seulement le visage, le torse. Reçoit la lumière, aussi, mais moins efficace. Les poils, surtout, boivent le soleil, comme les plumes de mes ailes, millions d'antennes, si vous voulez, conduits, minuscules, bouches avides, langues, mains, millions de doigts, tendus vers la lumière, énergie de partout : je me charge. À l'intérieur, la lumière transformée : nourriture, force, de cellule en cellule, éclairs, tourbillons, dans tout mon corps, vibration continue, j'absorbe, éponge électrique, la vie, vite, mon corps va vite. Dehors immobile, presque. À l'intérieur métabolisme accéléré, échanges chimiques, neurones, tout, accéléré. Je me charge, et je brûle, ma matière, ma vie, à toute allure, derrière chaque pensée, frénésie condensée, chauffée à blanc, brasier, crépitant. Immobile, presque : vous ne me voyez pas, bouger, n'ai pas l'impression, non plus, de bouger, mais je tourne, avec le soleil-aimant, comme les fleurs, mais pas fleur, moi :

lionne, femme, ailée. Statue, vous dites, inexact, mais quel autre mot, pratique : sur un piédestal, après tout, immobile, presque, le jour.

Vous êtes immobiles, pour moi, le jour, presque, moins que moi pour vous, mais lents. Tout, autour, devient lent, après l'aube : le soleil monte, se hisse, ralentit, rampe, imperceptible, dans le ciel, le chant des oiseaux, aussi, dans le Parc, s'étire, descend, de plus en plus grave, jusqu'à une basse continue, modulations, mais très espacées, avec le vent, quand il y a, dans les feuilles, musique, solennelle, méditative, j'aime. Derrière, encore plus grave, le bruit de la ville. Parfois sons, images, mêlés, déplacement des feuilles, des ombres, comme une musique, presque, des nuages, quand il y a, les fleurs, ouvertes avec le jour, pendant un siècle. Des fois j'essaie, saisir le moment, quand ça change, fleurs, ombre, nuages : difficile, impossible presque. Alors je regarde ailleurs, ou ferme les yeux, et reviens : plus ouverts, les pétales, près des pistils, davantage, l'abeille, mais tous pris, dans l'ombre invisible, la durée, ralentie. Vision télescopique, je pourrais peut-être, en grossissant, des millions de fois, voir la sève, qui monte, la chair de la fleur, qui se tend, dans les nuages, l'accrétion, patiente, des molécules. Mais vision humaine, pas surhumaine, moi. "Regarde" : inexact aussi, difficile de vouloir, le jour. Simplement : yeux ouverts, je vois, mes yeux perçoivent, le reste aussi, odorat, goût, ouïe, toucher, tout fonctionne, vitesse normale, mais mon cerveau, non, trop concentré sur l'énergie, la recharge : enregistre, retransmet, au compte-gouttes, une goutte, toutes les décades. Si je veux, regarder, changer la direction, de mon regard, un effort, qui prend, des siècles.

De la brume un peu, sur le soleil. La couleur du ciel change ; surtout, ma vitesse change ; moins de lumière : je ralentis, un peu ; les feuilles, les ombres,

les nuages, les insectes : un peu plus rapides ; je verrais presque bouger les ailes de l'abeille. Un jour lent, peut-être ? Jours lents, pour moi, les jours de soleil atténué ; brume ou nuages qui passent : je me charge moins vite ; je vis, je meurs moins vite.

Les premiers promeneurs, au fond de l'allée, dans quelques siècles, devant moi passeront, s'arrêteront. Touristes, c'est l'été, toujours beau ici, de toute façon : le Sud, chaud, juste assez de vent, l'été, contre la brume. Quelquefois, humide, toute cette eau en suspens, invisible, fantôme des glaces fondues, loin aux pôles. Quelquefois, il pleut, je bois, tête levée, pas besoin, mais plaisant. Après, les graviers, brillants, les flaques dans les allées, les enfants qui barbotent, les oiseaux qui se baignent, au ralenti, gouttelettes, ondes, miroitements, vite asséchées ces eaux-là, marées du ciel. Ailleurs, il pleut davantage, je sais, mais ici, des fois, on peut oublier, les autres marées, partout, qui mangent la terre. Pas moi : je suis dans la grande allée, au plus haut du Parc, face à la Promenade du Bord de Mer, je les vois, en bas, les marées.

Je les vois, les regarde, de temps en temps. Mon horloge intérieure sait toujours. Telle décade : une minute dehors dans le monde lent, telle année une seconde, je sais, exactement. Quand je suis tournée du bon côté, je regarde la mer, toutes les cinq minutes, dois découper pour voir : la mer qui se gonfle, une aspiration, qui ne finit pas, qui monte, dépasse les vieilles marques, sur la jetée, lignes bleues, rouges. La ligne noire, ne devait jamais l'atteindre, ils pensaient : sur une falaise, quarante mètres d'altitude, la ville. Et voilà : disparue, la ligne noire. Monte, au ras des parapets sculptés, la mer, à travers les entrelacs de pierre, nappe sur la Promenade, mirage de chaleur, au pied des arbres, mercure sous le soleil. Roule,

tremble, sous les pieds des promeneurs, derrière les roues des calèches, éclaboussures fixes, suspendues aux sabots levés, la mer dans la ville, lente, irrésistible.

Davantage de promeneurs, pas seulement des touristes : à cette heure, les habitués. Vous aimez venir au Parc, sur les hauteurs, loin de la mer, lui tourner le dos, monter vers moi. Vous vous propagez entre les statues, vous repliez pour vous asseoir, dans l'herbe, sur les bancs, interminablement, presque statues vous-mêmes, si je ne vous vois pas trop longtemps : "L'Amateur d'Oiseaux", "La Dame au Chien", "Les Amoureux". Vos titres, ils changent avec le temps. "La Dame au Chien" : "aux Chiens", pas forcément les siens, "La Promeneuse de Chiens" ? "Les Amoureux" : juste "L'Étudiante", "Le Philosophe", chacun de son bord, puis la rencontre, le mois de la première phrase, la semaine du premier sourire, ensuite les regarder partir, ensemble, un siècle, et revenir, un autre siècle, les mains qui se cherchent, anémones de mer, dans un courant magnétique. Quelques heures, un autre titre : "Le Baiser". Vont changer encore : leurs corps se placent autrement, leur espace à deux, plus le même, leurs regards, ailleurs. "La Rupture", peut-être ?

La brume est passée, le soleil tourne, immobile, dans le ciel, presque. Tropisme, je bouge aussi, ne vois plus la Promenade, mais le banc de La Dormeuse, vraie statue, elle, robe bleue, jambes croisées, joue appuyée sur une main. Près d'elle, aujourd'hui, un adolescent, un vrai, humain, peau tabac blond, yeux fermés, sans chemise. Prend le soleil, mais quelle différence ? Il ne bouge pas non plus, pour moi, ou si peu, un souffle toutes les heures.

Je vois ailleurs, nuages, ombres, feuilles, autres promeneurs en transit, imperceptibles, pendant plusieurs éternités. Ou je ferme les yeux, aussi, pour voir l'éner-

gie brasiller, derrière mes paupières, course fulgurante, la vie dans mes cellules, la mort.

Yeux rouverts, banc effacé : le dôme des colibris, maintenant, la grande pelouse centrale ; lumière moins ardente ; ombres plus longues ; la couleur du ciel change plus vite ; les ailes des colibris vibrent ; derrière leur dôme transparent, ils commencent à bouger pour moi, de fleur en fleur ; dans les arbres, la symphonie des oiseaux libres glisse à nouveau vers les aigus ; où se détache bientôt le chant de celui-ci ou celui-là, que je reconnais ; vous vous promenez en nageant avec grâce dans les allées, élastiques ; l'orbe du soleil coule derrière les feuilles agitées par la brise comme dans une rivière. Cette infinité de jour s'achève. En moi, les palpitations de l'énergie s'espacent, diminuent, retombent. Il y a une période très brève où tout s'arrête, où je me sens comme suspendue, le temps que des signes s'inversent, que des flux se réorganisent, que d'autres ordres m'animent...

Le crépuscule arrive, le temps des questions. Les vôtres.

Mais d'abord, laissez-moi jouir de mon corps retrouvé. Laissez-moi bâiller à m'en décrocher la mâchoire, tourner la tête, à gauche, à droite pour me dénouer le cou. Refermer mes ailes, les déployer, me lever, m'étirer – les griffes des deux pattes antérieures agrippées au rebord du piédestal, le dos incurvé, la croupe levée, arc-boutée sur mes pattes postérieures, la queue fouaillant l'air. Et prendre enfin la position dans laquelle je vous répondrai. Assise, les ailes repliées, la queue enroulée autour des hanches, la tête humaine bien droite entre les épaules fauves, le poitrail bien visible avec ses deux petits seins juste au-dessus de l'endroit où les poils du pelage commencent à apparaître. Cette position-là dérange certains d'entre vous, il m'a fallu longtemps pour en comprendre une



ÉLISABETH VONARBURG...

... est une des figures les plus marquantes de la science-fiction québécoise. Elle est reconnue tant dans la francophonie que dans l'ensemble du monde anglo-saxon et la parution de ses ouvrages est toujours considérée comme un événement. Outre l'écriture de fiction, Élisabeth Vonarburg pratique la traduction (*la Tapisserie de Fionavar*, de Guy Gavriel Kay), s'adonne à la critique (notamment dans la revue *Solaris*) et à la théorie (*Comment écrire des histoires*). Elle a offert pendant quatre ans aux auditeurs de la radio française de Radio-Canada une chronique hebdomadaire dans le cadre de l'émission *Demain la veille*.

Depuis 1973, Élisabeth Vonarburg a fait de la ville de Chicoutimi son port d'attache.

LA MAISON AU BORD DE LA MER
est le quarante-troisième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en mai 2010
pour le compte des éditions



Extrait de la publication



« AMPLEUR DU SOUFFLE ET DE LA VISION, BOUFFÉE DE POÉSIE, DISCRET ROMANTISME, SOLIDITÉ DES INTRIGUES [...] VOILÀ POUR VONARBURG. »

Le Magazine littéraire

Les Grandes Marées ont déjà considérablement rongé la falaise; ce n'était d'ailleurs déjà à leur époque qu'un promontoire oblique de quelques centaines de mètres de long, une résurgence de la montagne dont l'échine érodée par l'âge, mais artificiellement consolidée, constitue l'assise de Baïblanca un peu plus au sud. Ils y venaient souvent dans leur enfance, Narval et elle. C'est là qu'il a fait construire sa villa...

À la pointe d'un Sud, au bord d'une mer, dans un monde posé entre mort et renaissance, se dresse Baïblanca, ville hantée par la montée des eaux, où se côtoient humains métamorphosés, œuvres d'art vivantes et autres créatures énigmatiques.

Or, est-ce bien une ville? Ou plusieurs? Ou alors le point nodal de différents univers, l'attracteur étrange qui leur permet peut-être de communiquer?



7,90 € TTC

13,95 \$

Extrait de *Vonarburg*.

Sept nouvelles d'hier et d'aujourd'hui, sept voyages dans l'espace-temps infiniment flexible d'Élisabeth